

Athées amours

Djemila Benhabib L'essayiste, grandie en Algérie, passée par le Québec et désormais en Belgique, affirme son laïcisme et bataille contre le terme «islamophobie».



Si elle avait pu voter en France, Djemila Benhabib aurait évité Mélenchon et choisi sans hésiter Roussel, le candidat du PCF. Arguments : «*Il aime les gens et a de belles idées, il est optimiste et clairement laïc.*» Le trénaire de cette femme de 50 ans, avec ses difficultés et ses deuils, ses tours et détours, explique cet attachement aux traditions sociales et ce souci d'universalisme, cette mise à distance du religieux et cette violente défiance envers le fondamentalisme musulman qui a décliné les siens et l'a contrainte à l'exil.

Dans ce café au cœur du quartier des éditeurs, le phrasé de cette lectrice de Camus et de Kateb Yacine, de Zweig et de Kundera, est d'un classicisme sans failles. Elle a beau avoir été étudiante à Oran, longtemps universitaire au Canada où résider désormais à Bruxelles, où elle exerce au centre d'action laïque, ne lui viennent aux lèvres aucun accent régalant, aucun néologisme truculent, aucun idiomme innovant. Son discours est structuré, son propos étayé et ses démonstrations éclairées. Cela déroule en un flux maflu et parfaitement endigué qu'il faut insister pour détourner de son cours. Cette athée tranquille qui n'a pas traversé de crise spiri-

tuelle raconte comment le meurtre de Samuel Paty l'a marquée et bataille contre la notion d'islamophobie, qu'elle voit comme un faux nez de l'islamisme. Autant elle semble pouvoir être rieuse au quotidien, autant elle se sent plus sérieuse quand elle argumente, ce que confirment ses amis qui la décrivent «*posée, structurée, rationnelle.*» Et quand une larve affleure au moment d'évoquer la décennie noire en Algérie, elle la ravalé sans manière, désolée que ça ait pu lui échapper.

LE PORTRAIT

Ukraine et Algérie. Elle est née en Ukraine, guerre froide oblige. Son père est un Algérien de bonne famille, ancrée à gauche. Sa mère est une Chypriote grecque, fille d'un syndicaliste ouvrier. Brillants scientifiques et militants communistes, tous deux se retrouvent boursiers à l'université de Kharkiv, réputée pour ses prix Nobel. Le père est physicien, la mère mathématicienne. Revenus s'installer en Algérie, ils vivent dans un univers d'exactitude qu'ils chérissent. Leur fille suit leurs traces et se spécialise dans les écrans plasma. Cette orientation est d'autant plus obligée que l'enseignement des sciences sociales est sous emprise islamique. Sinon, Djemila aime écouter Madonna, laisser flot-

ter sa tignasse brune et aller se baigner avec son petit copain. Dans les années 90, les menaces s'intensifient. Pas sur porter le voile fait de vous «*une putain occidentaliste*», «*une blasphematrice*» ou «*un épervier du néocolonialisme.*» Bientôt, les assassinats d'amis, intellectuels, artistes ou simples citoyens, se multiplient. L'exil devient la seule solution. Elle déprime : «*En France, je n'avais pas de difficulté d'ordre linguistique ou culturel. Mais j'étais perdue, tout me manquait.*» Elle ne bénéficie pas de plein droit du statut de réfugié politique, «*comme pour les Ukrainiens aujourd'hui.*» Prudente en ce domaine inflammable, l'ancienne puissance coloniale fait l'autruche. Il faut argumenter, «*répondre à la question de savoir qui tue qui*», sinon «*déculpabiliser les coupables.*» Elle a 24 ans quand elle décide de couper court. Du Québec, elle ne sait que la chanson de Roch Voisine *Hélène* que chantonnait son amoureux. Et cette méconnaissance l'enchanté.

Québec et Ottawa. De l'autre côté de l'Atlantique, elle s'intègre en un clin d'œil. Elle découvre «*la nature, les randonnées, le théâtre.*» Elle apprécie «*ce monde vaste, sans obstacles*», «*la vie décloisonnée entre les disciplines à l'université*» et la facilité des relations entre les sexes. Le 11 septembre 2001, elle résonne que l'islamisme la rattrape et risque de la tirer en arrière. Comme elle sait ce qu'il en est et ne veut pas qu'on parle à sa place, elle reprend des études de sciences politiques et de droit. Elle devient assistante parlementaire d'un sénateur versé dans les relations internationales, puis haut fonctionnaire. A Ottawa, elle épouse un journaliste politique. Leur fille se prénomme Frida pour Frida Kahlo, la peintre mexicaine, et Palma, pour la colombe de la paix.

Au Canada, les traditions religieuses et les approches culturelles s'enchevêtrent et le frottement commence à se faire abrasif. Les anglophones sont multiculturalistes et font droit aux moindres revendications religieuses. Le Québec qui a rompu dans les années 60 avec le catholicisme en tient plutôt pour l'universalisme à la française. S'autorisant de son «*expérience de l'intégrisme religieux*», Djemila Benhabib se braque contre les «*accommodements raisonnables*» chers à Justin Trudeau. Et se moque de ces parents qui exigent un casque antibruit pour que leur enfant s'entende les chants de Noël ou de ces lycéens sikhs qui portent un poignard dans leur turban. Elle a de la répartie, du charme, de la pugnacité. Elle devient une «*vedette médiatique*» qui ulcère les officines obscurantistes et leurs idiots utiles. Elle a beau devoir vivre sous protection policière, elle se félicite de la tonalité générale des débats.

«*Au Québec, il y a un miracle de sérénité, de quiétude, de non-violence. Ils refroidissent les choses. Moi qui ai le sang chaud, ce bon sens m'a apporté beaucoup.*» Elle rejoint le Parti québécois, «*républicain, déconfessionnaliste.*» Et indépendantiste ? Son argumentaire se fait économique et... gaulliste : «*Le Québec, c'est la Norvège, 8 millions d'habitants et des ressources naturelles infinies. Il n'a pas besoin d'Ottawa.*» Ses tentatives électorales finissent moins bien, pour cause d'implantation tardive et de tactique fautive. D'autant qu'elle ne fait pas dans la démagogie. Elle cible toutes les croyances, voulant décrocher le crucifix qui surplombe encore alors les crânes des élus de la Belle Province en leur encener.

Bruxelles et Saint-Denis. Djemila Benhabib est revenue en Europe il y a trois ans. Elle se sentait dans l'impasse au Québec et avait envie d'autre chose. La voilà en Belgique. Elle est chargée de mission pour l'organisme para-public qui s'occupe des non-religieux, tant le royaume bilingue subventionne ceux qui croient comme ceux qui ne croient pas. Elle dit : «*Bruxelles est une ville symbole, en progression communautariste, c'est là où ça se passe.*» Il s'agit aussi de se rapprocher de sa mère malade qui vit à Saint-Denis, au nord de Paris. Elle a conservé son niveau de salaire d'enseignante et a embarqué avec elle sa famille. Ils résident «*près de l'ambassade du Qatar, de l'Iran et de l'Arabie saoudite*», s'amuse celle qui a pour fonction d'accueillir apostats, femmes dévoilées et autres laïcs musulmans. Quand elle n'écrit pas, elle aime cuisiner, jardiner et marcher nu-pieds. Tout en rêvant, parfois, de rejoindre sa cabane au Canada, isolée près d'un lac, au creux d'un bois de bouleaux. ◆

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **PATRICK SWIRZ**